

Antonio A. Casilli

Au marché des forçats du clic

Derrière ce qui semble une intelligence autonome se cachent de nombreux êtres humains. Gros plan sur le phénomène des travailleurs invisibles et sous-payés.

Pouvez-vous nous donner un exemple d'entreprise qui prétend proposer un service d'intelligence artificielle mais fait travailler des humains ?

Antonio A. Casilli. – L'entreprise américaine Expensify a été au centre d'un scandale à la fin de l'année 2017. Elle est spécialisée dans la gestion par IA de la comptabilité d'autres entreprises. Les salariés de ces entreprises n'avaient qu'à photographier leurs factures et leurs reçus, et l'application les organisait en notes de frais. On a découvert que des personnes recrutées sur la plateforme de micro-travail Amazon Mechanical Turk transcrivaient et labellisaient en temps réel une partie de ces factures, ce qui pose évidemment des risques d'atteinte à la vie privée selon les informations personnelles visibles sur certains documents. On identifie parfois ce besoin du travail humain comme une arnaque – de l'*IA washing*; en fait, il s'agit d'un processus assez courant.

Leur processus était-il un peu automatisé ou était-ce réellement une arnaque ?

Ce n'est pas aussi simple. Tout le monde se sert de processus automatiques, d'algorithmes qui gèrent certaines tâches et donnent un résultat. Quand votre smartphone complète la fin d'un mot, c'est grâce à un algorithme. Par ailleurs, le travail humain n'a jamais été un travail sans outils. De ce point de vue-là, il y a toujours une part d'algorithmes et une part de travail humain. La



HERMANCE TRIAY/ED. DU SEUIL

Antonio A. Casilli est enseignant-chercheur à Télécom ParisTech, chercheur associé au Laboratoire d'anthropologie critique interdisciplinaire de l'EHESS.

question est : quelle est notre définition de l'automatisation ? À quel moment dites-vous qu'un véhicule est « autonome » quand il y a un passager qui entre des informations, un « opérateur de conduite » connecté en cas de besoin, plus toutes les personnes qui s'occupent d'interpréter les images captées par le véhicule ? Il s'agit d'une négociation culturelle. Dans d'autres contextes, on dirait que c'est plutôt une articulation entre humain et machine. En tant que sociologue, je n'ai pas de mal à reconnaître l'existence des algorithmes dans cette articulation. Le problème survient quand les entrepreneurs et les investisseurs de l'IA ont du mal à reconnaître celle du travail humain.

Les industriels et les entrepreneurs ont-ils tendance à omettre l'importance

du travail humain quand ils parlent des progrès de l'IA ?

Je m'intéresse au milieu des start-up et des plateformes – je les étudie, j'enseigne auprès de personnes qui ont déjà ou vont créer leurs start-up, certains de mes collègues développent activement des solutions d'intelligence artificielle – et, dans ce milieu, il y a une attitude double. Tout le monde connaît l'existence des plateformes de micro-travail et comprend l'exigence d'impliquer des êtres humains dans le labelling et le nettoyage de l'information. En même temps – et c'est pour ça que je parle de travail invisibilisé, pas de travail invisible – il y a une espèce d'effort cognitif pour ne pas voir ce qu'on sait pertinemment. Cette partie du processus est décrédibilisée en tant que travail : on va dire que c'est de la consommation, de la participation, on imagine que les micro-tâches qu'accomplissent les travailleurs du clic ont une faible valeur ajoutée, qu'elles ne sont pas centrales, que ceux qui les accomplissent « passent derrière », comme s'ils s'occupaient des restes. Or leur contribution est cruciale.

Pourquoi dites-vous que, pour l'instant, l'IA a créé plus de tâches que d'emplois ?

Il y a deux grandes écoles sur les effets de l'automatisation sur l'emploi, et aucune n'a atteint de consensus scientifique. L'une, pessimiste, annonce à chaque nouvelle étude que 10 %, 20 %, 30 %, voire 50 % des emplois vont être remplacés par des processus automatiques. L'autre, plus optimiste, insiste sur des effets de déplacement, de changement du marché du travail. C'est le principe selon lequel, quand les chariots ont été remplacés par des voitures, les chauffeurs de taxi ont remplacé les conducteurs de fiacre.

À LIRE



EN ATTENDANT LES ROBOTS. ENQUÊTE SUR LE TRAVAIL DU CLIC, Antonio A. Casilli, éd. du Seuil, 400 p., 24 €.



GUILLAUME SOUVANT/AFP

Les plateformes telles qu'Amazon proposent une forme de travail fragilisée et fragmentée, non encadrée comme un emploi traditionnel.

Dans le contexte actuel, le travail créé par les plateformes est déconsidéré et n'est pas encadré comme un emploi. Il s'agit de formes hyper fragilisées et hyper fragmentées de métiers atypiques. Avec des chercheurs de Télécom ParisTech, du CNRS et de MSH Paris-Saclay, nous menons une étude qui révèle qu'il y a 266 000 personnes qui micro-travaillent sur les plateformes en France métropolitaine. Ces 266 000 personnes ne voient pas cela comme un métier. Au contraire, elles font ça comme une activité d'appoint. C'est problématique dans la mesure où on est en train de fragmenter la journée de travail, de dégrader les conditions de travail... De plus ces personnes sont rémunérées d'une manière absolument anecdotique. Pour vous donner un ordre de grandeur : une micro-tâche en France est payée quelques dizaines de centimes d'euro. En Russie, ça devient 0,001 centime, et au Pakistan 0,000 001 centime.

L'IA pourrait-elle devenir assez développée pour se passer de ces micro-tâches ?

Non, il n'y aura pas d'automatisation complète. De ce point de vue, je ne fais que reprendre certaines études et certaines positions politiques qui remontent à plusieurs décennies. Je termine mon livre avec une longue citation d'Ernest Mandel qui date de 1986. Il parlait d'une automatisation qui n'était pas en-

“ Le travail humain n'a jamais été un travail sans outil. ”

core « intelligente », mais il expliquait déjà qu'elle a toujours été utilisée comme un argument pour discipliner le travail, pour imposer à la force de travail certains standards, en termes de fragmentation, en termes de rémunération. Ce n'est pas différent aujourd'hui. Les machines que les ingénieurs de l'IA sont en train de développer n'ont pas vocation à travailler toute seule. Le programme scientifique auquel ils adhèrent et qu'ils mettent en place correspond à une IA faible, ce sont les Siri, les pilotes

automatiques dans les véhicules, qui finalement prévoient toujours la réalisation de tâches par des humains.

Les « micro-tâcherons » pourraient-ils former une nouvelle classe de travailleurs – pour reprendre le sous-titre de l'essai *Ghost Work*, « How to Stop Silicon Valley From Building a New Global Underclass », de l'anthropologue Mary L. Gray et de l'informaticien Siddharth Suri ?

Je dois beaucoup à Mary L. Gray, la plupart de mes enquêtes récentes sont inspirées par des collaborations que nous avons eues. En revanche, je ne sais pas exactement si elle et son collègue interprètent « classe » au sens littéral du terme ou s'ils évoquent simplement « un nouveau genre de » travailleurs. Au sens littéral du terme, ce qui est mon positionnement, il n'y a pas de classe, ni en soi ni pour soi, de personnes qui entraînent les intelligences artificielles. Je n'ai jamais rencontré au fil de mes enquêtes quelqu'un qui me dise : « Mon métier est dresseur d'algorithmes. » Chacun a sa manière de se percevoir séparé de personnes qui sont dans les mêmes conditions.